

Le travail, les devoirs...

Entretien avec **Patrick Rayou** (université Paris 8) qui vient de diriger la publication d'un ouvrage publié aux PUR, « **Faire ses devoirs, enjeux cognitifs et sociaux d'une pratique ordinaire** ».



À l'occasion du stage de formation de formateurs organisé à l'INRP par le centre Alain-Savary autour de « être élève en éducation prioritaire », Patrick Rayou a présenté ses travaux, et a bien voulu répondre aux questions d'XYZep.

Votre dernier ouvrage revient sur un problème qui préoccupe les enseignants : « est-ce que les élèves travaillent ? »

Question rituelle de conseil de classe, en éducation prioritaire ou ailleurs, mais un peu plus lancinante en éducation prioritaire. On a du mal en effet à corréler les résultats et la nature du travail, puisque, les voyant rarement travailler, on ne sait pas exactement ce qu'ils font. Anne Barrère dégage une loi implicite du système : qui travaille doit réussir, et qui réussit le doit à son travail. Cette loi fonctionne pour les « bosseurs » et les « fumistes », pour reprendre sa typologie, mais beaucoup moins pour les « forçats » et les « touristes » qui échouent ou réussissent malgré tout. C'est une manière de quantifier l'effort, d'apprécier l'engagement moral des élèves, mais pas d'appréhender les processus à l'œuvre dans le travail d'apprentissage.

Car il faut comprendre que le travail à l'École est un travail spécifique, comme l'a montré Guy Vincent. On ne travaille pas à l'École (ou pour l'École) comme dans le reste de la société : ceux qui posent les questions feignent par exemple d'ignorer les réponses, dans un construit social, des unités de temps, de lieu et d'évaluation qui structurent un monde recomposé et artificiel. Cette forme scolaire républicaine est « poreuse », car le succès de l'École (avec une certaine pédagogisation de la vie sociale) a pour contrepartie la pénétration de normes de comportements et de savoirs qui l'interrogent, la remettent en cause.

Vous reprenez à votre compte l'expression « métier d'élève » ?

Oui, car regarder leur travail, c'est bien regarder un métier, ce qu'ils font de ce qu'il y a à faire, pour y « faire face », y jouer son identité et son estime de soi. On sait que certains élèves s'empêchent de réussir tant ils sont pris par des comportements mimétiques qui les rendent incapables de sortir de leur socialisation entre pairs. Les élèves sont aujourd'hui aussi peu sûrs du sens de l'École que les enseignants, ils y cherchent une motivation stable au fil des épreuves qui mettent en jeu leur capacité à se mettre au travail autonome et ne leur permettent pas toujours de distinguer l'évaluation de leur travail et l'évaluation de leur personne...

Qu'entendez-vous par les « épreuves » de la scolarité ?

Ces épreuves ne sont pas les mêmes dans les différents segments de la scolarité. Alors qu'ils ont globalement confiance, au primaire, dans des savoirs qui font grandir, ils s'en méfient au collège lorsque les résultats fléchissent et que les efforts ne semblent pas récompensés. Les garçons, comme l'a montré Dubet, se grandissent en empruntant des comportements de « durs » dans la cité, les filles en se fardant pour afficher une maturité que les jugements scolaires méconnaissent. Les épreuves scolaires ne sont pas seulement cognitives, elles « exposent » aussi les élèves : qui y apparaîtrait « grand » prend le risque de se dévaloriser aux yeux du groupe de pairs, comme le montre De Singly avec les « adonassants ». Si au primaire, le chouchou est envié, puisqu'on aime la maîtresse, on dénonce au collège les « pitres » et les « bouffons » qui choisissent le camp des adultes, avant qu'au lycée on ne plaigne les « pauvres types » incapables d'avoir un point de vue que l'école n'aurait pas formaté.

C'est parce que les élèves ne comprennent pas ce qu'ils font à l'École ?

Pour mieux comprendre, la notion de malentendus sociocognitifs nous semble un appui intéressant. Elle permet de ne pas culpabiliser les acteurs, qu'ils soient enseignants ou élèves.

En effet, nombreux sont les malentendus dans le travail scolaire, entre le registre moral et le registre d'apprentissage. Un travail improductif n'est pas forcément un non-travail. Les « décrocheurs » peuvent être physiquement là, mais intellectuellement absents. « Vous vous relâchez » dit le professeur à l'élève qui, ayant parfois réellement travaillé à la maison, se sent méjugé, refuse de « se rejeter lui-même ». Les élèves tendent alors à confondre, pour se mettre en règle, la tâche à réaliser avec ce qu'il y a à apprendre.

La forme scolaire met en jeu des processus qui ont tendance à externaliser les tâches, à faire travailler en dehors de la classe et de l'établissement où l'on demande aux élèves d'être déjà autonomes avant même d'avoir appris comment l'être. Dans une étonnante division du travail, on introduit de nouveaux acteurs, non enseignants et non-qualifiés, à qui on demande de « faire apprendre » dans l'individualisation et les dispositifs périphériques, ce qui n'a pas été appris dans la classe ou l'établissement. On peut parler ici de « sous-traitance » et reprendre à Jean-Paul Payet son expression de « dévolution du sale boulot ».

Pour progresser vers la réussite de tous ces élèves qui ont besoin de l'école, je le répète, il faut aller à la rencontre du travail de l'autre. C'est aussi difficile pour les élèves que pour les enseignants. La division des tâches est un artifice commode devant la difficulté à y parvenir. ■

Faire ses devoirs, enjeux cognitifs et sociaux d'une pratique ordinaire, PUR, 2010.

Chacun des chapitres de cet ouvrage présente une approche spécifique : recul historique, enquêtes de terrain, exemples contextualisés, point de vue des familles...

Sylvie Cadolle, Valérie Caillet, Frédéric Charles, Séverine Kakpo, Martine Kherroubi, Patrick Rayou, Janine Reichstadt, Nicolas Sem.

